

LE TEMPS DU MÉPRIS

Deux lettres de Victor Serge – mai 1936

(publiées dans « *16 fusillés à Moscou* », Victor Serge – Éditions Spartacus, Paris, 1972)

LETTRE À ANDRÉ GIDE

Bruxelles, mai 1936.

Cher André Gide,

Vous avez présidé naguère à Paris un congrès international d'écrivains réunis pour la défense de la culture, où la question du droit de penser en U.R.S.S. ne se posa qu'à mon propos et, semble-t-il, contre la volonté de la majorité des congressistes. J'apprends que vous avez tenté à cette époque certaines démarches pour sauver mes manuscrits retenus à la censure de Moscou. Ils y sont encore avec tous mes papiers personnels, tous mes souvenirs, tous mes travaux ébauchés, tout ce qu'on amasse de papiers précieux en une vie... Du peu que vous avez fait pour moi, comme de l'impartialité dont vous avez fait preuve à l'égard des amis qui me défendaient et auxquels on refusait la parole, je vous remercie. Si mon cas personnel vous intéresse, vous trouverez quelques renseignements à ce sujet dans une lettre à Magdeleine Paz, dont je vous joint copie. Je me tiens d'ailleurs à votre disposition.

Il s'agit peu de vous et moi en réalité dans le grand drame auquel nous participons. Vous êtes venu prendre place parmi les révolutionnaires, André Gide, permettez qu'un communiste vous parle en toute franchise de ce qui nous domine du plus haut. Je me souviens des pages de votre Journal, dans lesquelles vous notiez en 1932 votre adhésion au communisme parce qu'il assure le libre développement de la personnalité. (Je reconstitue de mémoire votre pensée, plus un livre ne me reste et le loisir me fait défaut pour rechercher votre texte.) Je lus ces pages à Moscou avec un sentiment bien contradictoire. Je fus d'abord heureux de vous voir venir au socialisme, vous dont j'avais suivi – d'assez loin – la pensée depuis mes enthousiasmes de jeunesse. Puis, je fus navré du contraste entre vos affirmations et la réalité dans laquelle j'étais plongé. Vos pages de journal me tombaient sous les yeux à une époque où personne autour de moi ne se fût risqué à tenir un journal, dans la conviction que la police politique fût infailliblement venue le chercher quelque nuit... Je dus éprouver à vous lire un sentiment assez analogue à celui des combattants qui, dans la tranchée, recevaient les gazettes de l'arrière et y trouvaient des proses lyriques sur la dernière guerre du droit et cætera... Se pouvait-il, me demandai-je, que vous ne sachiez rien de nos luttes, rien de la tragédie d'une révolution ravagée à l'intérieur par la réaction ? Dès lors pas un travailleur ne pouvait émettre une opinion, quelle qu'elle fût et fût-ce à voix basse, sans être aussitôt chassé du parti, du syndicat, de l'atelier, emprisonné, déporté... Trois années se sont passées depuis, quelles années ! Marquées par les hécatombes qui ont suivi la fin de Kirov, par la déportation en masse d'une partie de la population de Leningrad, par l'emprisonnement de plusieurs milliers de communistes de la première heure, par le surpeuplement des camps de concentration qui sont à coup sûr les plus vastes du monde...

Si je vous comprends vraiment, cher André Gide, votre courage a toujours été de vivre les yeux ouverts. Vous ne pouvez pas les fermer aujourd'hui sur cette réalité – ou vous n'auriez plus le droit

moral de dire un mot aux ouvriers pour lesquels le socialisme est bien plus qu'un concept : l'œuvre de leur chair et de leur esprit, le sens même de leur vie.

Condition de la pensée ? Une sèche doctrine, vidée de tout son contenu, durement imposée dans tous les domaines ; et réduite dans tout ce qui s'imprime, sans exception, à la répétition mot à mot ou au plus plat commentaire des propos d'un seul. L'histoire remaniée à fond chaque année, les encyclopédies refondues, les bibliothèques épurées pour rayer partout le nom d'un Trotski, supprimer ou salir d'autres compagnons de Lénine, mettre la science au service de l'agitation du moment, lui faire dénoncer hier la Société des Nations comme un bas instrument de l'impérialisme anglo-français, lui faire révéler aujourd'hui en la S.D.N. un instrument de paix et de progrès humain... Condition de l'écrivain, c'est-à-dire en définitive de l'homme qui fait profession de parler pour beaucoup d'autres qui sont sans voix ? Nous avons vu Gorki remanier ses souvenirs sur Lénine pour faire dire à Lénine, dans la dernière édition, le contraire exactement de ce qu'il disait dans certaine page de la première... Une littérature dirigée dans ses moindres manifestations, un mandarinate littéraire admirablement organisé, grassement rétribué, bien-pensant comme il sied. Quant aux autres... Qu'est devenu le frère en esprit de notre grand Alexandre Blok, l'auteur d'une *Histoire de la pensée russe contemporaine*, Ivanov-Razoumnik ? Il était en prison quand j'y étais, en 33. Est-il vrai, comme on l'affirme, que le vieux poète symboliste Vladimir Piast ait fini par se suicider en déportation ? Son crime était grand : il versait dans le mysticisme. Mais voici des matérialistes de nuances diverses : qu'est devenu Herman Sandormirski, auteur d'ouvrages réputés sur le fascisme italien, condamné à mort sous l'ancien régime ? Dans quel pénitencier, dans quelle déportation chemine-t-il et pour quoi ? Où est Novomiski, lui aussi forçat sous l'ancien régime, initiateur de la première encyclopédie soviétique, condamné récemment à dix ans de camp de concentration – pourquoi ? Ces deux là sont des vétérans anarchistes. Souffrez que je vous nomme aussi des communistes, combattants d'Octobre et intellectuels de grande classe (je souffre assez d'avoir à les nommer) : Anychev, à qui nous devons le seul *Essai d'histoire de la guerre civile* honnête et clair qu'il y ait en russe ; Gorbatchev, Lélévitch, Vardine, tous les trois critiques et historiens de la littérature. Ces quatre, suspects de sympathie pour la tendance Zinoviev. Camp de concentration. Les suivants sont des trotskistes, les plus durement traités parce qu'ils sont les plus fermes, emprisonnés ou déportés depuis huit ans : Fédor Dingelstedt, professeur d'agronomie à Leningrad, Grégori Yakovino, professeur de sociologie ; notre jeune et grand Solntsev est mort en janvier des suites d'une grève de la faim... Je me borne à nommer ici des écrivains, André Gide, ou il faudrait remplir des pages qui seraient émaillées de noms de héros. Il m'humilie un peu de faire cette concession à l'esprit de caste des gens de plume, pardonnez-la moi. Qu'est devenu l'exemplaire Bazarov, pionnier du socialisme russe, disparu depuis cinq ans ? Qu'est devenu le fondateur de l'Institut Marx et Engels, Riazanov ? Mort ou vivant après ses longues luttes dans la prison de Verkhnéouralsk, l'historien Soukhanov qui nous a donné une monumentale histoire de la révolution de février 17 ? De quel prix paie-t-il le sacrifice de sa conscience qu'on exigea de lui et qu'il eut la faiblesse de consentir ?

La condition humaine ? Vous sentez bien qu'il faut s'arrêter. Aucun péril intérieur ne justifie cette répression insensée, sinon celui qui s'invente dans les ténèbres pour les besoins de la Sûreté Générale. Il est même frappant que le fonctionnement en quelque sorte gratuit d'un formidable appareil policier, faisant des multitudes de victimes, institué dans les pénitenciers soviétiques de véritables écoles de contre-révolution où les citoyens d'hier se trempent en ennemis de demain. On n'y voit qu'une explication et c'est qu'apeurée devant les conséquences de sa propre politique et habituée à l'exercice

d'un pouvoir absolu sur des masses sans droit, la bureaucratie dirigeante a perdu le contrôle d'elle-même. Il faudrait toucher ici au problème des salaires réels tombés en général extrêmement bas ; à la législation ouvrière dans laquelle la contrainte intervient scandaleusement ; au système des passeports intérieurs qui prive la population du droit de se déplacer ; aux lois spéciales instituant la peine de mort contre les travailleurs et même contre les enfants ; au système des otages qui fait frapper impitoyablement toute une famille pour la faute d'un seul ; à la loi qui punit de mort le travailleur qui tente de franchir la frontière de l'U.R.S.S. sans passeport (retenez qu'il lui est impossible d'obtenir un passeport pour l'étranger) et ordonne la déportation de tous ses proches.

Nous faisons front contre le fascisme. Comment lui barrer la route avec tant de camps de concentration derrière nous ? Le devoir n'est plus simple, vous le voyez, et il n'appartient plus à personne de le simplifier. Nul conformisme nouveau, nul mensonge sacré ne saurait empêcher le suintement de cette plaie. La ligne de défense de la révolution n'est plus uniquement sur la Vistule et à la frontière mandchoue. Le devoir de défendre la révolution à l'intérieur contre le régime réactionnaire qui s'est installé dans la cité prolétarienne, frustrant peu à peu la classe ouvrière de la plus grande partie de ses conquêtes, n'est pas le moins impérieux. En un sens seulement, l'U.R.S.S. demeure la plus grande espérance des hommes de notre temps : c'est que le prolétariat soviétique n'a pas dit son dernier mot.

Il se peut, cher André Gide, que cette lettre amère vous apprenne quelque chose. Je l'espère. Je vous conjure de ne point fermer les yeux. Voyez derrière les nouveaux maréchaux, les propagandes ingénieuses et coûteuses, les parades, les défilés, les congrès – vieux monde, vieux monde que tout cela ! – la réalité d'une révolution atteinte dans ses œuvres vives et qui nous appelle tous à son secours. Concédez-moi qu'on ne la sert pas en taisant son mal ou en se voilant la face pour l'ignorer.

Nul mieux que vous ne représente cette grande intelligentsia d'Occident qui, si elle a beaucoup fait pour la civilisation, a beaucoup à se faire pardonner du prolétariat pour n'avoir pas compris ce qu'était la guerre de 1914, pour avoir méconnu la révolution russe à ses débuts, dans sa grandeur, pour n'avoir pas assez défendu les libertés ouvrières. Maintenant qu'elle se tourne enfin avec sympathie vers la révolution socialiste incarnée par l'U.R.S.S., il faut bien qu'elle choisisse en son for intérieur entre l'aveuglement et la lucidité. Laissez-moi vous dire qu'on ne peut servir la classe ouvrière et l'U.R.S.S. qu'en toute lucidité. Laissez-moi vous demander, au nom de ceux qui, là-bas, ont tous les courages, d'avoir le courage de cette lucidité.

Votre fraternellement dévoué.

Victor Serge.

LETTRE À MAGDELEINE PAZ

Bruxelles, mai 1936.

Chère Magdeleine Paz, chers amis.

Mes années de captivité en U.R.S.S. sont finies. C'est à vous que je le dois. Ma captivité commença en 1928, aussitôt après mon exclusion du Parti communiste russe, par le refus des passeports pour l'étranger, le boycottage littéraire, des formes variées, mais harcelantes, de persécution. Votre action de soutien commença dès alors, pour devenir pendant mon emprisonnement

et ma déportation une lutte de tous les jours, presque physique, je le sais, comme lorsqu'il vous fallut imposer votre parole à un congrès d'écrivains réunis pour défendre les droits de la pensée (partout ailleurs sans doute qu'au sein de la révolution défigurée...). Nos vieilles amitiés, cimentées en une quinzaine d'années à travers toutes les crises de la révolution en Russie et en Europe ont su, grâce à vous, mobiliser efficacement la solidarité révolutionnaire.

J'ai vu, vécu bien des tristesses depuis dix ans ; j'ai vu des combattants d'Octobre défaillir sous la contrainte et la répression, perdre toute clairvoyance dans l'étouffement, s'abaisser, pour vivoter, à des palinodies ; j'ai vu fusiller en U.R.S.S. de jeunes communistes, j'ai vu le grand parti de Lénine devenir ce qu'il est devenu – un puissant appareil gouvernemental fondé sur le privilège et l'obéissance passive – j'ai partagé la misère du peuple qui a fait le plus depuis un demi-siècle pour la libération des hommes. Expérience amère et qui me situe loin des bonimenteurs. Je pensais souvent à vous en l'accomplissant, parce que mes seules chances de salut tenaient à votre action. Le régime ne lâche jamais un objecteur. Pour le communiste opposant, pour l'écrivain libre, pour le témoin gênant que je suis, comme pour tous les objecteurs socialistes, anarchistes, syndicalistes, communistes de gauche, trotskistes ou autres, il n'est en U.R.S.S. ni amnistie, ni libération, ni possibilité de vivre d'aucune sorte, *jamais*. Les camps de concentration, la prison, la déportation, les passeports spéciaux impliquant la haute surveillance et l'interdiction de séjour alternent sans cesse dans leurs destinées. Pour moi, j'étais voué, on me l'avait bien dit, à de longues réclusions... Mais je savais que vous existiez, que vous agissiez ; je le savais même quand le cabinet noir coupa toute ma correspondance et que mon isolement devint absolu. (La censure alla jusqu'à me supprimer *L'Humanité*...)

Je comptais sur vous pour redevenir un vivant, c'est-à-dire à ma façon, bien entendu, un combattant. Je consentais aussi de meilleur cœur à succomber dans cette lutte obscure, sachant que vous ne permettriez pas que ce fût en vain. Le révolutionnaire n'en demande pas plus ; voulant vivre pour persévérer, il accepte le risque utile. Je ne m'attribue dans tout ceci d'importance qu'en tant que représentant – par la force des choses – d'un principe et d'une minorité : du droit de penser dans la révolution et de la minorité qui maintient ce droit. À quel prix !

Ma libération m'apparaît comme un succès de la solidarité ouvrière acquis par votre inlassable effort. Entre tous, et tous savent que je n'en oublie aucun, je veux nommer ici quelques hommes et quelques équipes de militants : Jacques Mesnil, avec qui, dès 1921, à Moscou, je partageai certaines inquiétudes ; Marcel Martinet, cher poète de *La Nuit*, si solide et si lucide sur sa couche de malade, si sûr dans l'amitié, si sûr dans le combat ; les camarades de la Fédération Unitaire de l'Enseignement, de la *Révolution Proletarienne*, des *Humbles*, de la *Vérité*, de la *Critique Sociale*, du *Combat Marxiste*, les écrivains prolétariens groupés autour de Poulaille... C'est ma fierté d'avoir mérité l'appui de camarades si dissemblables à divers égards, affirmant ensemble toutes les nuances de l'esprit révolutionnaire d'aujourd'hui.

Il ne s'agit ici, entre nous, ni de remerciements, ni même de gratitude, mais d'une réalité autrement profonde, autrement sérieuse dans ses conséquences et qui s'appelle la solidarité. Nous faisons tous face au fascisme et nous avons derrière nous une révolution en proie à une terrible réaction intérieure. Beaucoup d'entre nous sont coincés entre deux répressions. Exemple frappant, ces camarades italiens que l'U.R.S.S. ne consent à laisser sortir qu'à la condition qu'ils se laisseront embarquer à Odessa pour l'Italie... Serrons-nous donc les coudes. Soyons fraternels jusque dans nos désaccords de tendances. Solidarité d'abord.

Est-il bien nécessaire que je revienne ici sur mon cas personnel ? Le moins possible. (À moins que d'aucuns n'en veuillent discuter ; tout à leur disposition...) Vous avez dit là-dessus tout ce qu'il y avait à dire ; Jacques Mesnil a donné dans la *R.P.* une information rigoureusement exacte. Quelques menteurs quasi professionnels ont tant menti qu'ils ont fini par se démentir eux-mêmes... Ça se traite par le mépris. Vaste est le temps du mépris : Malraux ne sait peut-être pas combien ce temps est vaste. En deux mots, s'il y avait une légalité soviétique, je pourrais souligner que j'ai été arrêté sans mandat d'arrêt, mis au secret sans inculpation précise, interrogé sur mes idées, mes livres, mes relations, déporté sans savoir exactement pourquoi. Et j'ai jugé tout à fait vain de me renseigner ou d'en appeler... à qui ? Il n'est qu'un détail capital que je dois vous faire connaître parce qu'une vie en dépend. On finit par me sortir un faux, mais un faux criant, incontestable, signé (paraît-il) de ma belle-sœur, qui avait été ma dactylo, Anita Rousakova. Quand je me fâchai, on le rétracta, et cette jeune femme fut mise en liberté. Mais comme, en décembre dernier, mon départ pour l'étranger, et par conséquent mon passage par Moscou devenait imminent, elle fut de nouveau arrêtée, et elle vint, après trois mois d'instruction secrète, d'être déportée *pour cinq ans* à Viatka. C'est une petite employée tout à fait apolitique, d'un caractère ombrageux et craintif. Le jeu est odieusement clair : il ne fallait pas que je puisse, la rencontrant à Moscou, faire la lumière sur les dessous du mauvais coup manqué contre moi. Des inquisiteurs qui peuvent tout de même être appelés à répondre de leurs procédés – surtout quand ils échouent ! – défendent leurs carrières.

En déportation, je fus, comme des milliers d'autres, privé de toutes possibilités de travail... J'écrivis. La censure et la poste firent disparaître tous les manuscrits que je leur confiai. J'ai écrit deux ouvrages à Orenbourg, un témoignage (*Les hommes perdus*) et un roman faisant suite à *Ville conquise* (*La tourmente*) et des poèmes. Tous mes manuscrits, avec tous mes documents et mes souvenirs personnels sont encore en souffrance à la censure, à Moscou...

Laissez-moi maintenant vous parler des autres. Il est humiliant de penser qu'une certaine solidarité littéraire a aussi joué pour moi, qui ne peut pas jouer pour les autres, simples et grands révolutionnaires sans encriers... De ceux-là, les congrès d'écrivains ne voudront peut-être pas entendre parler du tout. Les autres sont des milliers et des dizaines de milliers. Quiconque pense ou pensa il y a dix ans autrement que ne l'entend la bureaucratie dirigeante est aujourd'hui, là-bas, voué aux pénitenciers. Je n'exagère rien, je pèse mes syllabes, je puis étayer chacune d'elles de preuves tragiques et de noms.

Parmi cette masse de victimes et d'objecteurs, silencieux pour la plupart, une héroïque minorité m'est proche entre toutes, précieuses par son énergie, sa clairvoyance, son stoïcisme, son attachement au bolchevisme de la grande époque. Ils sont quelques milliers, communistes de la première heure, compagnons de Lénine et de Trotski, bâtisseurs des républiques soviétiques quand existaient les Soviets, à invoquer contre la déchéance intérieure du régime les principes du socialisme, à défendre comme ils peuvent (et ils ne peuvent plus que consentir à tous les sacrifices) les droits de la classe ouvrière.

J'ai franchi la frontière sous l'accablante impression de la mort de l'un des plus doués parmi mes camarades de l'opposition communiste russe : Solntsev. Ses convictions lui avaient d'abord valu trois ans de prison ; puis on en ajouta deux (car on a inventé ça : d'en ajouter !). Libéré en 1934 et naturellement déporté dans un coin perdu de la Sibérie occidentale où il lui fut impossible d'obtenir du travail. Arrêté au bout de quelques mois sans motifs plausibles (mais penser à des motifs précis est

dérisoire et un peu ridicule), frappé d'une nouvelle peine insensée de cinq ans de réclusion, se refuse à la subir et commence une grève de la faim mortelle. Au dix-huitième jour de son lent suicide, satisfaction lui est donnée de n'être que déporté de nouveau, cette fois auprès de sa femme et de son enfant, déportés eux aussi, cela va de soi. Il part et meurt en chemin. (C'est au moment où toute la presse soviétique, commentant un discours de Staline, annonce un nouveau tournant vers l'humanisme...) Vaste, vaste est le temps du mépris !

Pensons à ceux-là, aux vivants et aux morts. La classe ouvrière d'Occident ne peut pas les lâcher. Les intellectuels n'ont pas le droit de les ignorer. Il n'y a pas d'hommes qui aient plus fait pour la révolution, qui se soient donnés à elle plus profondément. En leur refusant le droit à la vie, le régime bureaucratique foule aux pieds les principes mêmes de la révolution d'Octobre. Le parti de Lénine n'a jamais conçu la dictature du prolétariat que comme une démocratie des travailleurs. Dictature pour briser la résistance des classes expropriées, démocratie pour former la conscience nouvelle des classes libérées, pour bâtir le socialisme, pour aérer sans cesse la nouvelle maison... Que reste-t-il de la révolution d'Octobre si tout ouvrier qui se permet une revendication ou une appréciation critique est voué au pénitencier ? Ah ! l'on peut bien ensuite instituer je ne sais quel vote secret !

Chers amis, je ne veux pas polémiser. Je vous apporte le message des enfermés de là-bas. Ils tiendront tant qu'il faudra, jusqu'au bout, dussent-ils ne pas voir se lever sur la révolution une nouvelle aurore. Ils savent qu'ils ont peu de chances de la voir... Ils vous saluent fraternellement. Les révolutionnaires d'Occident peuvent compter sur eux : la flamme sera maintenue, ne serait-ce que dans les prisons. Ils comptent aussi sur vous. Vous devez, nous devons les défendre, pour défendre la démocratie ouvrière dans le monde, restituer à la dictature du prolétariat son visage de libératrice, rendre un jour à l'U.R.S.S. sa grandeur morale et la confiance des travailleurs, maintenir le socialisme au-dessus des boues...

Chers amis et camarades, je vous serre fraternellement la main. Fidèlement vôtre.

Victor Serge